

Paul Buissonneau : portrait chaleureux d'un grand mouvementé

Alexandre Cadieux

Numéro 165 (4), 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87163ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

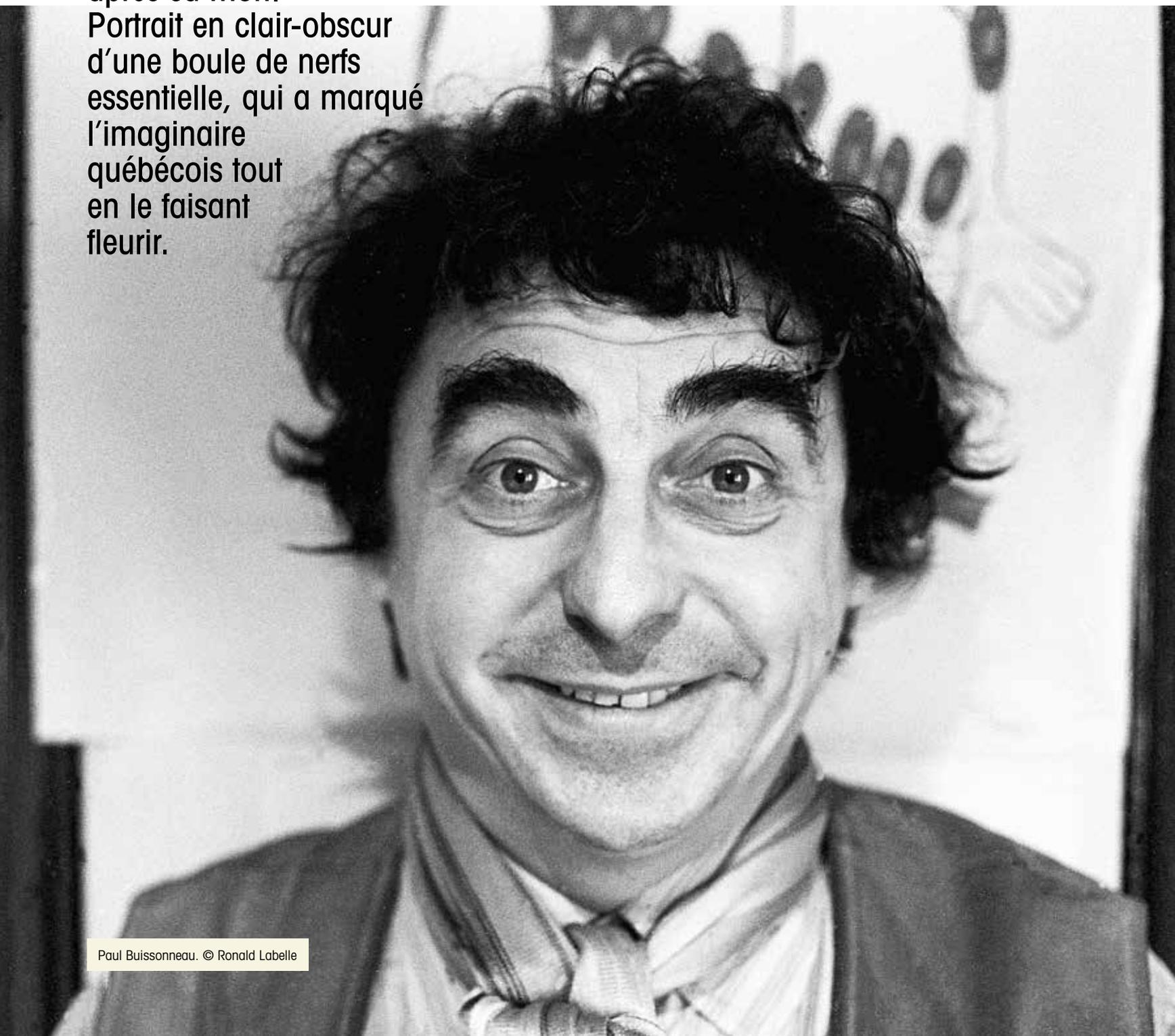
Cadieux, A. (2017). Paul Buissonneau : portrait chaleureux d'un grand mouvementé. *Jeu*, (165), 93–95.

PAUL BUISSONNEAU: PORTRAIT CHALEUREUX D'UN GRAND MOUVEMENTÉ

Ami de longue date de Paul Buissonneau, Jean-Fred Bourquin lui consacre une nouvelle biographie près de trois ans après sa mort.

Portrait en clair-obscur d'une boule de nerfs essentielle, qui a marqué l'imaginaire québécois tout en le faisant fleurir.

Alexandre Cadieux



Piccolo s'en est allé, et avec lui quelques bonnes pages de notre histoire culturelle. Trois ans déjà que Paul Buissonneau est parti rejoindre ses vieux potes, les Millette et Léveillé, ou encore la môme Piaf avec qui il tourna du temps des Compagnons de la chanson. Il en reste quelques-uns, dont Yvon Deschamps, Marcel Sabourin et Jean-Fred Bourquin, journaliste et éditeur suisse justement parti à la recherche des traces qu'a laissé « Paulo le prolo » sur sa terre d'accueil. *Paul Buissonneau, en mouvement* (Boréal, 2017) est le compte rendu, en 314 pages, d'une enquête de cœur menée par « cet étranger qui vient s'occuper des affaires de la culture et du théâtre québécois ».

En puisant à la mémoire du large éventail de ceux et celles qui l'ont connu et s'en réclament—de Jean Asselin à Valérie Blais, en passant par Lothaire Bluteau, Denis Marleau, Pascale Montpetit et Ginette Noiseux—, riche aussi d'un dialogue soutenu avec le fondateur de la Roulotte et du Théâtre de Quat'sous jusqu'à la mort de ce dernier, Bourquin remonte le fil du temps. Sont ainsi explorés, entre autres, sa méfiance à l'égard de l'autorité, son refus de suivre les modes, sa lecture aussi attentive qu'intuitive des textes dramatiques et son souci de toucher les publics de tous les âges.

Les assises de ce parcours artistique sur six décennies sont à chercher dans le Paris occupé des années 1940, où l'adolescent forcé d'être homme assiste aux rafles des familles juives de son 13^e arrondissement natal. Fils d'ancien combattant et orphelin à 15 ans, il y fait l'apprentissage de la résilience comme de l'insécurité. L'apprenti rembourreur développe pendant la guerre les bases de l'artisanat de toute une vie: se débrouiller avec ce que l'on a, soigner son ouvrage manuel, ne rien jeter, faire rire pour attendrir momentanément la dureté du monde.

En s'établissant au Québec au cours de la Grande Noirceur, Buissonneau ne sait pas que va s'y confirmer sa vocation d'homme de théâtre; il ignore aussi que son apport

au développement d'un champ théâtral alors embryonnaire, où tout est à faire, sera considérable. L'importance durable de ce rôle de défricheur, qui tient notamment à son goût pour la transposition visuelle et poétique en tant que metteur en scène, et à ses encouragements aux jeunes créateurs prodigués en tant que directeur artistique, le principal intéressé jouera de modestie toute sa vie en la niant vigoureusement. Ce refus contraste avec les efforts répétés et salutaires de son biographe pour inscrire son sujet dans le siècle et l'évolution générale du théâtre d'ici et même d'ailleurs. Ce n'est là qu'un des nombreux paradoxes personnels mis à jour par les voix qui se font entendre dans ce livre afin de recomposer le gueulard au cœur tendre, l'anti-intellectuel cultivé, l'estimé professeur qui détestait la pédagogie.

Refaire ainsi un parcours, c'est aussi exhumer des échecs, des ratés, des rendez-vous manqués. Le récit que livre Yvon Deschamps à propos d'un spectacle (*Les Éphémères*, 1961) annulé *in extremis*, revers que Buissonneau aurait traîné toute sa vie, s'avère plutôt bouleversant. Cela dit, parfois quand une chose s'effondre, une autre pousse à sa place: il en fut ainsi de ce premier spectacle projeté du Théâtre de Quat'Sous, un Brecht abandonné faute d'accès aux droits mais qui servit néanmoins à baptiser la compagnie. Une douzaine d'années plus tard, triste de ne pas accueillir 15 comédiennes sur sa petite scène, Buissonneau abandonnait l'idée de créer *Les Belles-Sœurs*, accordant le trou laissé dans sa programmation à son copain Deschamps et à quelques hippies qui fomentèrent alors un *Ostidcho*, avec la fortune que l'on sait.

DES QUALITÉS ET DES DÉFAUTS

Jean-Fred Bourquin pratique l'histoire orale, dans laquelle les témoins—ici, près d'une quarantaine—tiennent principalement lieu d'archives. Le procédé a ses qualités et ses défauts. Parmi les premières, retenons la confirmation des traits essentiels du sujet par le plus grand nombre, mais aussi les contrastes offerts par le croisement de points

de vue distincts. Insistons surtout sur la chaleur, l'affection, le sentiment général qu'il faut rendre hommage à Buissonneau. Ce qui n'empêche personne d'aborder les aspects les plus rébarbatifs du bonhomme, notamment ses excès d'humeur légendaires; le comédien Bernard Meney y voyait « une part de vérité et une part de spectacle ». Parmi ceux qui disent lui devoir tout, le regretté François Barbeau, costumier d'exception, expose avec lucidité à quel point ses apprentissages auprès du grand *patenteux* ingénieux ont été marquants dans son parcours—il fut lui-même génial récupérateur.

Il y a toutefois des limites à ne se fier qu'aux souvenirs ou presque, à commencer par des approximations non vérifiées, comme ce supposé « triomphe » de Gratien Gélinas aux États-Unis, qui relève d'une folklorisation que démentent toutes les études. Difficile aussi d'éviter les répétitions de toutes sortes, surtout dans le dernier tiers de l'ouvrage, où le propos se fait redondant. Cette tendance à la redite est aussi exacerbée par la structure elliptique favorisée par l'auteur, qui a préféré travailler par thèmes plutôt que de s'en tenir à la stricte chronologie.

En ce sens, le présent volume est moins fiable et plus libre que *Paul Buissonneau ou la Vigoureuse Impatience*, la biographie à quatre mains pondue par Jean-Marie Bioteau et Olivier Lasser, parue chez Lanctôt il y a 20 ans. Jean-Fred Bourquin s'y réfère avec parcimonie, tout comme il cite parfois *Les Comptes de mamémoire* (Stanké, 1991), micro-récits au « je » d'une vie sans compromis. On pourra aller relire avec bonheur cette prose semillante, qui nous fait encore regretter que Buissonneau n'ait pas pris la plume plus souvent. ●

Alexandre Cadieux enseigne à l'UQAM et à l'Université d'Ottawa. Anciennement critique au *Devoir* et membre de la rédaction de *Jeu*, il travaille à une thèse de doctorat consacrée à Jean Duceppe.

Sont ainsi explorés, entre autres, sa méfiance à l'égard de l'autorité, son refus de suivre les modes, sa lecture aussi attentive qu'intuitive des textes dramatiques et son souci de toucher les publics de tous les âges.



Paul Buissonneau en compagnie de François Barbeau. © Archives de la Ville de Montréal, photo tirée de l'ouvrage de Jean-Fred Bourquin (Boréal, 2017).